

# ESSAI

SUR

L'Influence physique et morale

DU

## COSTUME FÉMININ.



Par *Caroline de L\*\*\*,*

NÉE DE L. P\*\*\*.

1831

Vp



4600

1892

GOVERNMENT PRINTING OFFICE

1892

# Essai

SUR

L'Influence physique et morale

DU

**COSTUME FÉMININ.**



LA ville de \*\*\* possède un exemple réel de ce que Louvet de Couvray a si joliment supposé dans son roman de *Faublas*. M. le chevalier de Freminville s'y montre constamment habillé en femme, et paraît avoir tant de plaisir à porter ce costume qu'il ne le quitte jamais. Chacun trouve, à la vérité, qu'il aurait grand tort de le faire, car il est si supérieurement bien en femme qu'il est impossible de voir une illusion plus complète et plus étonnante. On sent bien qu'il faut que le physique du chevalier de Freminville y

prête beaucoup, et c'est ce qui a lieu. Il a les traits doux, réguliers et expressifs, la taille parfaite et fort mince, les membres délicats, les mains petites, et il a surtout un pied si joli et si mignon qu'il n'est pas de femme qui ne puisse l'envier; enfin il a toute l'habitude du corps, les gestes et le maintien d'une femme. Toujours mis avec la plus grande élégance et avec infiniment de goût, il se plaît à suivre toutes les variations de la mode, et sous ce rapport donne le ton et l'exemple à la plupart de nos dames. Ces jours derniers, nous l'avons vu dans une soirée, au milieu d'un cercle de jolies femmes, sembler rivaliser avec elles de grâces et d'élégance. Il avait une robe de satin rose avec un riche canezou de tulle brodé et garni en dentelle, il était coiffé d'un joli chapeau de satin rose vif orné d'un panache blanc en saule; des petits souliers de satin blanc dessinaient son pied mignon, couvert d'un bas à jour du tissu le plus délicat. Sa tournure était ravissante, et chacun y était trompé.

Chaque jour M. de Fremerville prend un

plaisir nouveau à se parer comme une femme, et à faire illusion sous ce costume, qu'il chérit avec une espèce de passion.

Qui le croirait? avec des goûts en apparence si frivoles, et que quelques censeurs austères traitent de véritable folie, le chevalier de Fremerville est un des hommes les plus distingués de son état, possède plusieurs talens agréables et cultive même les hautes sciences avec succès. Membre de plusieurs sociétés savantes, il est auteur de plusieurs ouvrages estimés.

Ce penchant qu'ont quelques hommes à s'assimiler ainsi au sexe féminin, n'est point une chose nouvelle ni sans de nombreux exemples; il tient à une grande sensibilité morale, jointe à une organisation physique très-délicate.

Il n'est pour ainsi dire aucun homme qui n'ait un penchant particulier, une manie favorite qui souvent devient passion, et qui, portée à l'excès, donne à celui qui s'y livre une apparence de bizarrerie, de singularité, souvent même taxée de folie, à tort pourtant, puisque cette passion peut dominer

l'homme sans altérer en rien ses facultés intellectuelles.

Les différentes espèces de ces penchans innés qui vous dominent presque malgré vous, et souvent pendant toute la vie, tiennent moins à l'éducation morale qu'à la constitution physique, à une certaine disposition d'organes de l'individu. Ces penchans naissent avec nous, se fortifient avec l'âge, deviennent irrésistibles et nous maîtrisent jusqu'au tombeau. Ainsi, l'homme d'une complexion forte, robuste et vigoureuse, aura naturellement des goûts belliqueux, il sera passionné pour les exercices violens, tels que la chasse, l'équitation, l'escrime.

Celui qui naît avec une tête forte, mais des organes peu sensibles, sera ambitieux ou avare; la fureur du jeu le dominera, il aimera les spéculations, les chances hasardeuses, et se plaira à tenter les coups bizarres de la fortune.

Le tempérament froid cherchera des jouissances dans les plaisirs de la table, pour animer ses sens; il aimera le vin, les liqueurs fortes, qui, le tirant de son engourdisse-

ment naturel, lui procureront des sensations agréables. Celui-là sera ivrogne toute sa vie.

Une grande délicatesse et une sensibilité exquises, tant au physique qu'au moral, est incontestablement la cause du penchant qu'ont certains hommes pour s'habiller en femme, de la passion qui les porte à s'assimiler, autant que possible, avec un sexe dont ils sont idolâtres.

L'élégance moëlleuse des vêtemens de femme, l'idée qu'en les portant on se rapproche de ces êtres charmans, destinés par la nature à donner le bonheur, agissent délicieusement sur le système nerveux d'un être délicat, et lui font éprouver intérieurement des jouissances inconnues à ceux dont l'organisation est plus grossière. Les femmes elles-mêmes sont loin d'être insensibles à cet effet de leur toilette; il est pour elle la source d'un plaisir innocent et pur, de ce sentiment aimable que l'on appelle coquetterie.

Telles sont assurément les causes qui font que le chevalier de Fremenville se plaît à se donner toute l'apparence d'une femme, et

en porter continuellement le costume ; il y trouve de si grands charmes que je lui ai souvent entendu dire, que rien au monde ne pourrait jamais le décider à cesser de s'habiller en femme.

Que les hommes ne se montrent donc pas, comme ils le font généralement, si sévères frondeurs de la coquetterie des femmes et de leur goût pour la parure, puisqu'on trouve chez eux plus d'un sujet qui, sous ce double rapport, mettent leur bonheur à nous imiter. Hercule lui-même, ce héros de la fable, se plut à se mettre en femme et à filer aux pieds de la reine de Lydie. Achille, à la cour de Lycomède, passa les plus belles et les plus heureuses années de sa vie sous le costume féminin, qui le rapprochait plus encore de sa douce Déidamie.

Mais laissant là la fable et parcourant l'antiquité historique, on voit que Sardanapale, roi d'Assyrie, était sans cesse habillé en femme. Sa cour ne se composait que de femmes avec lesquelles il trouvait délicieux de filer, de broder, de se livrer uniquement aux occupations du beau sexe ; et par une

singularité qui prouve combien cette passion a d'empire, il préférait ces occupations à celles que lui imposaient les soins du gouvernement de ses états. Quoique envahi par ses ennemis, son royaume ne lui paraissait pas assez précieux pour qu'afin de le défendre, il quittât la robe d'une femme pour la cuirasse d'un guerrier. L'empire de la beauté lui paraissait préférable à tout ; être femme lui semblait plus doux que d'être roi, et il préféra se donner la mort, en se brûlant lui-même, au milieu de son palais, plutôt que d'en quitter le costume et subir la loi du vainqueur.

L'empereur Néron aimait aussi beaucoup à se mettre en femme, et à paraître publiquement sous le costume féminin, sans s'inquiéter de compromettre sa dignité.

Le jeune Héliogabale, empereur de Rome au troisième siècle, avait presque dès son enfance porté des habits de femme, et trouvait le plus grand charme à continuer de s'en vêtir sans cesse.

Nous pourrions encore citer dans ces temps reculés plusieurs exemples qui font voir com-

bien la manie de s'assimiler aux femmes paraît attrayante à certains hommes.

Dans les temps modernes, le roi de France Henri III se montra très-partisan de cette passion; son plus grand bonheur était de s'habiller en femme, de paraître ainsi publiquement aux bals, aux carrousels, et aux spectacles de son temps.

Ce penchant, quelque étrange qu'il paraîsse, n'altère point d'ailleurs les qualités de ceux qui en sont esclaves; nous en avons une grande preuve dans la personne de Monsieur, frère de Louis XIV, qui en était entièrement dominé. Il ne nuisait en rien à ses vertus ni à son courage; il se distingua dans plusieurs combats, et entr'autres à la bataille de Mont-Cassel, en 1667, où il commandait en chef l'armée française. « Monsieur (dit Voltaire) chargea avec une valeur qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé; jamais on ne vit un plus grand exemple que le courage n'est point incompatible avec la mollesse: ce prince, qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine et en

« soldat. (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, tom. I, page 176.) »

Un autre exemple remarquable de la même époque, est celui de l'abbé de Choisy, membre de l'Académie française, né en 1664, et envoyé par Louis XIV comme ambassadeur à Siam. Il aimait si passionnément à s'habiller en femme, que pour se livrer sans contrainte à ce penchant, il quitta le séjour de la capitale, acheta un château et une terre dans le Berry et y vécut nombre d'années vêtu en femme, cru femme, et vivant absolument comme telle sous le nom de madame la comtesse des Barres. Son physique agréable se prêtait tout-à-fait à l'illusion et favorisait son inclination. Dans l'histoire de sa vie, qu'il a publiée, il nous raconte lui-même avec chaleur l'excès du bonheur qu'il goûta lorsque, libre dans son château près de Bourges, rien ne vint plus mettre obstacle à son penchant, et avec quels délices il s'y abandonna sans réserve. Il fut en femme presque toute sa vie; même dans un âge avancé il ne put prendre sur lui de cesser de se mettre ainsi; et si alors il n'osait plus en

porter le costume dans le monde, par crainte du ridicule, il le portait toujours chez lui dans le particulier.

L'abbé de Choisy est auteur d'une excellente histoire de Charles V et de quelques autres bons ouvrages. D'Alembert a fait son éloge dans les *Mémoires de l'Académie française*.

Dans le même temps l'abbé d'Entraignes, les chevaliers de Pradine et de Lorraine, aimaient à se mettre souvent en femme.

Une de mes amies, madame P\*\*\*, l'une des dames d'honneur de l'impératrice Marie-Louise, avait un fils qui tenait d'elle une constitution très-délicate. Sa taille, ses pieds, ses mains auraient pu lui permettre de se faire passer pour femme, sa voix même ne démentait pas cet extérieur. Un des grands plaisirs de ce jeune homme était de s'habiller en femme et il s'y mettait presque continuellement. Dans les temps du carnaval il ne manquait pas un seul bal de l'Opéra, toujours sous son déguisement favori. Il y fit la conquête d'un riche Suédois qui en devint éperdument amoureux et lui fit une cour assidue,

dans la persuasion qu'il était réellement ce qu'il paraissait être. Le jeune P\*\*\* s'en amusa long-temps; mais à la fin le Suédois devenant très-pressant il voulut le désabuser et lui avoua qu'il n'avait d'une demoiselle que le costume et l'apparence. L'étranger n'en voulait rien croire, prenant cette déclaration pour une défaite; mais enfin le témoignage de plusieurs autres personnes ne pouvant plus le laisser douter de son erreur, il en conçut tant de chagrin que, soit honte, soit désespoir, il se brûla la cervelle. Ce fait, que je certifie, est à la connaissance de plusieurs autres témoins. Constant, valet de chambre de Napoléon, en parle dans ses *Mémoires*. (*Mémoires de Constant*, Tom. III, pag. 245.)

Après tous ces exemples, auxquels nous pourrions ajouter encore, si nous ne craignons de tomber dans des répétitions superflues, comment peut-on s'étonner de voir l'aimable et gracieux chevalier de Freminville se complaire à s'habiller en femme? Pourquoi ne se livrerait-il pas à un goût si innocent en lui-même et qu'il lui paraît si doux de satisfaire? Je viens de faire voir combien



il est simple et naturel, on aurait donc grand tort de le blâmer. Femme moi-même, j'avoue que je ne vois pas sans un certain orgueil qu'un homme, tel que M. de Fremenville, se fasse un bonheur de porter le costume de mon sexe. Aucune femme ne le porta jamais avec plus de goût, de grâce et d'élégance que lui. J'en veux faire connaître quelques exemples, on verra d'après eux qu'il n'est pas possible de se mieux mettre.

Le 2 février 1828, le chevalier de Fremenville était au bal chez M. de St. D\*\*\*, élégamment coiffé en cheveux avec des roses dans sa chevelure. Il avait une robe de mousseline, à collerette de blonde très-large; cette robe était garnie en dessus du biais, de trois rouleaux de satin rose, et il avait par dessus un corset de même satin fait à pointe. Ses manches de mousseline, très-larges, avaient des poignets de même satin rose, et des petits souliers blancs pressaient son pied délicat. Dans cette toilette élégante il attirait tous les regards. C'était la première fois que je le voyais et je ne pouvais croire qu'il ne fut pas une femme, et une très-jolie femme.

Quelques jours après je le revis dans un autre bal chez la même personne, encore coiffé en cheveux, mais ayant dans sa coiffure des rubans lamés en or sur fond ponceau. Il avait une robe à manches courtes, en crêpe rose vif, à garniture de pattes bordées de liserés de satin de même couleur. On pouvait voir ainsi la forme de son joli bras dont la rondeur et la blancheur me parurent aussi étonnantes que tout le reste de sa personne; il avait des gants blancs longs et des petits souliers de satin rose. Prévenue cette fois qu'il était homme, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la grâce et l'élégance de ses gestes et de ses manières, la légèreté et la souplesse de ses mouvemens en dansant. Tout cela me semblait contraster étonnement avec la roideur et l'air gauche et emprunté qu'ont la plupart des hommes qui se déguisent en femme, ce dont on peut juger tous les ans dans les jours de carnaval. Mais chez le chevalier de Fremenville tout paraissait si naturel, si aisé, sous l'aimable costume de femme, qu'on voyait bien qu'il fallait que depuis long-temps il

eût contracté une grande habitude de le porter.

Au mois de décembre 1829 j'eus occasion de voir au spectacle M. de Fremerville. Il avait ce soir-là une robe de popeline jaune serin, garnie d'un double rang de volans brodés en soie noire. Les manches de cette robe étaient très-larges et en mousseline. Sa coiffure consistait en un bérêt de velours plein, de couleur amaranthe, orné d'un oiseau de paradis, des souliers de taffetas seau de paradis, on ne peut mieux, son pensée dessinaient, on ne peut mieux, son charmant petit pied. J'étais avec plusieurs personnes qui, ne l'ayant pas encore vu, se demandaient les unes aux autres quelle était cette jolie femme? Je leur appris ce qui en était et trouvai tout le monde incrédule: on crût que je me moquais. M. B\*\*\* heureusement entra dans notre loge pendant un entr'acte; il connaissait très-bien le chevalier et confirma mon assertion, il fallut bien alors croire et se rendre. Dès ce moment, les dames de ma société oublièrent le spectacle et tout le reste de la soirée, n'eurent plus

d'yeux que pour celui qui prenait tant de plaisir à s'identifier avec notre sexe.

Le 10 avril de l'année dernière, je rencontrai à la promenade M. de Fremerville, toujours mis en femme, en jolie robe de mousseline blanche, brodée richement à la hauteur des genoux. Il était coiffé d'une capote faite en blonde et rubans de gaze bleus et blancs, ornée de jacinthes bleues. Sa taille de nymphe était dessinée par une ceinture bleu de ciel, il avait une écharpe de même couleur et des petits souliers de satin bleu.

Au mois de juin suivant, je le rencontrai au jardin botanique ( science pour laquelle il a beaucoup de goût); il était en robe blanche ornée d'un tour de gorge de tulle brodé, une ceinture rose serrait sa taille élancée et svelte; il avait une écharpe de blonde noire, des souliers de prunelle noire, et était coiffé d'un joli chapeau de paille de riz, orné de rubans roses et d'un bouquet de fleurs d'acacia roses.

Ces jours passés encore je me suis trouvée avec lui dans un cercle où il parut en robe de taffetas rose, canezou de tulle brodé,

béret de crêpe rose, orné de marabouts, et jolis petits souliers roses. Ce fut alors qu'ayant pu lier conversation avec lui, je lui demandais la permission de le citer dans cet opuscule comme l'exemple le plus remarquable du penchant irrésistible que quelques individus de son sexe ont pour prendre le costume et les manières du nôtre. Depuis quelques temps j'avais médité sur ce penchant singulier; j'avais cherché à l'analyser, à en reconnaître les causes, et en ayant rencontré beaucoup d'exemples, tant dans le passé que dans le présent, j'ai cru en deviner la source et j'ai voulu démontrer que ce penchant qui, de prime abord, paraît bizarre, est une passion tout aussi naturelle qu'une autre et d'autant plus aimable que les autres, qu'elle est tout-à-fait innocente et ne traîne à sa suite ni la ruine de la santé, ni celle de la fortune, ni la honte ni le remords.

M. de Fremenville m'ayant donné, de la manière la plus gracieuse, son consentement plein et entier à ce que je lui demandais, c'est avec son agrément que je parle de lui

dans ce faible ouvrage dont je le prie d'accepter la dédicace. Aux yeux de toute personne raisonnable j'espère qu'il justifiera ses goûts, j'espère aussi qu'il le vengera des sots discours de quelques fats au-dessus desquels toutes ses qualités personnelles l'élèvent tellement d'ailleurs, que leurs atteintes ne peuvent guère le blesser. Quand à moi, je me joins à beaucoup d'autres dames pour approuver et applaudir son penchant; nous formons toutes des vœux pour lui, pour qu'il puisse long-temps encore se livrer à ses inclinations si paisibles et si douces, en continuant sans cesse à s'habiller en femme.

